

Editorial

Un système au service de tous

Depuis la rédaction de notre dernier éditorial, la situation financière et économique s'est encore aggravée dans le monde. Alors qu'on parlait simplement de récession et qu'on annonçait déjà la sortie de la crise pour la fin de l'année, voilà que des prévisionnistes éclairés prononcent le mot tabou: dépression.

Il ne faut pas se leurrer et surtout ne pas écouter les banquiers et les patrons des grandes entreprises qui se veulent rassurants. Ils sont unanimes à désigner la cause de la situation: les excès du capitalisme. A leur avis, il y aura quelques mois difficiles à passer et tout redeviendra ensuite comme avant.

Soyons clairs: ce scénario n'existe que dans l'esprit de ceux qui sont responsables de la crise. En réalité, même s'ils ont contribué à accélérer le mouvement, les excès des spéculateurs et des requins de la finance ne constituent pas la cause principale de la crise. Celle-ci est due au système lui-même, basé sur l'avidité d'une minorité, sur l'argent facile et sur le mensonge.

Pendant des années, on a fait croire que les salaires indécents des grands patrons et les dividendes généreux versés aux actionnaires contribueraient à l'augmentation du niveau de vie général. Le conseiller d'Etat neuchâtelois Jean Studer a résumé ainsi la situation dans une émission de Mise au Point: «*Comment a-t-on pu faire croire que la cupidité de quelques-uns pouvait servir au bonheur de tous*».

Dans beaucoup de pays – aux Etats-Unis notamment – on a artificiellement dopé le pouvoir d'achat des classes moyennes et modestes en leur permettant de s'endetter exagérément. A l'échelle planétaire, le jeu de l'avion s'est écroulé!

Le système capitaliste a fait la preuve de son échec, ce que le comité rédactionnel de *l'essor* avait annoncé depuis longtemps. Le communisme ayant lui aussi été un fiasco, il faudra inventer une nouvelle économie, mais pas avec ceux qui ont été les fossoyeurs du système actuel.

Lors du récent Forum de Davos, la chancelière allemande Angela Merkel a émis l'idée de constituer une sorte de Conseil économique mondial placé sous l'égide de l'ONU. Il y a là matière à réflexion. Mais, quoi qu'il en soit, il faudra prévoir de solides garde-fous pour que le système soit au service de tous et non d'une minorité de rapaces.

Rémy Cosandey

Espérance

A ceux qui implorent l'asile
Nos yeux sont encore des fusils

Confinés à l'aéroport
Deux mois dans une salle borgne
Ils espèrent un oui fraternel
Après le chaos et la guerre

Mais l'espérance est souvent vaine
Notre pays a trop de dettes
Pour aider tous ces hommes en
miettes

Christiane Bonder

Errata

Quelques erreurs malencontreuses se sont glissées dans le dernier numéro de *l'essor*. En page 2, le titre de l'article de Nancy Tikou-Rollier est «Ces images à nous tous communes» et non «La lutte contre la violence dans les relations de couple» (titre d'un numéro précédent). En page 10, dans l'article «Les incendiaires deviennent pompiers!», il s'agit de 60 milliards donnés à l'UBS et non de 60 millions.

La couleur de mes yeux

Etre différent, pas normal, isolé, seul de son espèce. C'est un sentiment nouveau pour moi. Je séjourne depuis le 15 septembre en Extrême Orient.

Il y a des femmes japonaises qui ont des cheveux gris comme moi. Il y en a qui sont rondes comme moi. Il y en a qui sont petites comme moi (1.58). Alors... Pourquoi est-ce que les enfants ont peur de moi? Pourquoi est-ce qu'ils se cachent derrière leur mère? Pourquoi est-ce que les femmes quittent le bain quand j'y entre? Pourquoi les gens restent-ils debout dans le bus quand il y a une ou deux places libres à côté de moi? A cause de mes yeux.

Mes yeux sont clairs, un peu verts un peu beige-jaune, un mélange de

couleurs qui n'a rien de rare chez nous en Suisse. Ici, tout le monde a les yeux noirs. Mes yeux me font paraître un extra-terrestre, un «alien». Je fais peur. Les yeux, c'est très important. Quand on regarde une personne, quand on parle avec quelqu'un, on regarde ses yeux, en Suisse. Dans un article du Monde de l'édition du 13 septembre 2006, «Lire les émotions dans les yeux ou sur les lèvres», on apprend que les Japonais lisent les émotions à travers les yeux. Par opposition, les Américains déchiffrent les émotions faciales à partir de la bouche... L'amour ou la haine se lisent dans les yeux. «Les yeux, miroir de l'âme» dit le poète... Je suis un être étrange pour les Japonais. Il y a quelques jours, je marchais dans la rue à Kyoto et j'ai vu une silhouette dans la vitrine à côté de moi; j'ai

été surprise, j'ai presque eu peur: la personne avait des yeux bizarres... c'était moi, c'était mon reflet. Je me fais peur! Mon cerveau s'est habitué à ne voir que des gens aux yeux noirs. Donc je réagis comme les Japonais ici: je suis surprise par une personne autre!

Si on met une personne sur la tête, elle voit tout à rebours. Ensuite, après un certain temps, le cerveau rétablit la vue dans le bon sens. Il m'arrive la même chose. Je suis parmi des gens aux yeux noirs depuis trois mois et je me suis habituée. Voir une personne aux yeux clairs me surprend... Peut-être aurai-je un choc culturel en revenant en Suisse...

Mireille Grosjean

Homo oeconomicus

Une gestion désastreuse



A l'issue d'une longue période de haute conjoncture, l'assurance-chômage se retrouve avec un déficit de 5 milliards de francs. La raison est connue: il y a quelques années, sur la pression des milieux patronaux, les autorités ont abaissé de 3 à 2% le taux des cotisations. Les sa-

lariés n'ont pas constaté une grande différence sur leur fiche de paie. En revanche, les entreprises ont fait des économies se chiffrant à plusieurs milliards de francs, augmentant du même coup leurs bénéfices et le dividende versé aux actionnaires.

Selon les prévisions, le chômage va augmenter de 50% au cours des prochains mois. La tentation sera grande alors de dire qu'il n'y a plus d'argent et de tailler dans les prestations.

Autre problème: de l'avis du directeur de l'Office fédéral des assurances sociales, l'Assurance-Invalidité est cliniquement morte. Là aussi, on a laissé aller les choses. Telles des autruches, les parlementaires fédéraux ont mis la tête dans le sable. La majorité d'entre eux – les élus de l'UDC en particulier – se sont attaqué aux abus (qui existent il faut le reconnaître mais qui ne représentent qu'une part très modeste des rentes) alors qu'il aurait fallu s'attaquer au financement de l'AI et à ses causes. A Berne, on n'a pas encore compris qu'il vaut mieux intervenir en amont plutôt qu'en aval.

«Gouverner, c'est prévoir», disait un penseur du 19^e siècle. Deux siècles plus tôt, Jean de La Fontaine nous avait déjà mis en garde en écrivant «La cigale et la fourmi». Mais sans doute la majorité des parlementaires fédéraux n'aiment-ils pas les fables!

Rémy Cosandey

Le temps des abonnements

Il y a des moments d'espoirs, comme l'élection d'un métais à la présidence américaine. Des moments de peine, comme le matraquage disproportionné de la Bande de Gaza. Et entre deux, il y a tous les autres moments, toutes ces petites choses mi-figue mi-raisin qui font la trame du quotidien. Faire ses courses... et rencontrer au marché une amie perdue de vue depuis longtemps. Faire du patin sur le Doubs avec ses enfants... et trouver une contravention pour parcage intempestif en revenant à la voiture. Ou écouter les Quatre saisons de Vivaldi au plus creux de l'hiver en partageant une tasse de thé avec un ami, pour apprendre qu'il vient de perdre son emploi.

Recevoir son journal *l'essor* sous enveloppe en février, accompagné d'un bulletin de versement pour 2009, fait partie de ces petits moments à double tranchant! Mais, comme toujours, nous comptons sur chacun de vous, nos lecteurs solidaires, pour nous aider à poursuivre l'aventure. Depuis plus de 100 ans, *l'essor* continue de faire circuler les idées de solidarité et de paix qui ont si peu voix au chapitre dans la presse quotidienne. Et sa particularité est de donner essentiellement la parole à ses lecteurs; à vous tous, qui contribuez à chaque forum par des articles et des coups de coeur. *L'essor* aura-t-il plus de lecteurs en terminant l'année 2009 que nous n'en avons en ce moment? La question est ouverte. Chacun de vous détient un bout de la réponse.

Un sentiment qui peut être maîtrisé

Il y a de nombreuses définitions à la peur. Celle qui est généralement retenue par les dictionnaires est assez limpide: «Sentiment de forte inquiétude, d'alarme, en présence ou à la pensée d'un danger. C'est également l'état de crainte ou de frayeur dans une situation précise.»

Sur le thème de la peur, *l'essor* aurait pu faire un numéro double, tant sont abondantes les situations qui la provoque. Face à la souffrance ou à la mort, nous avons peur. Chaque jour, nous sommes confrontés à des dangers ou à des événements imprévus qui nous plongent dans la crainte. L'avenir, avec son cortège d'incertitudes, nous fait peur. Nous n'osons souvent pas l'affronter car il nous semble plein de risques et de menaces. Nous sommes parfois paralysés par la peur de prendre nos responsabilités, d'assumer nos propres actions.

Ce numéro de *l'essor* contient quelques témoignages de nos rédacteurs et de nos lecteurs. Avec eux, nous pouvons faire un constat: la peur est un sentiment très fort mais on peut le maîtriser en analysant sereinement ses causes.

Rémy Cosandey

Les grandes peurs de l'humanité

Pourquoi de tout temps les êtres humains ont-ils eu peur de ce qui est étrange à leurs yeux? Pourquoi ceux qui viennent d'ailleurs les effraient-ils autant? Enfin, pourquoi tout ce qui ne s'explique pas scientifiquement, provoque autant d'inquiétudes? Quelle que soit l'époque, dans l'imaginaire collectif, il y a toujours eu une grande place pour des peurs quelque peu irrationnelles. Bien sûr, l'origine de ces peurs varie selon les époques, les régions et les croyances.

C'est le ciel qui intrigue plus particulièrement: depuis que les avions et autres fusées sillonnent l'espace et, surtout, vu la prolifération du nombre de satellites mis en orbite, on se demande, on s'interroge, si d'autres êtres vivants ne veulent pas notre destruction! Pourtant, on sait bien aujourd'hui que le reste de notre système solaire est inhabité et que les petits hommes verts ne viendront certainement pas de la planète rouge. Pourtant, l'angoisse persiste, relayée par des rumeurs périodiques d'observateurs d'OVNI, sans oublier les films et les mauvaises séries télévisées en mal d'inspiration.

Certains se souviennent d'une fameuse émission de radio dans laquelle Orson Welles lisait une adaptation de *La guerre des Mondes* de H.G. Wells. Plus d'un million d'Américains étaient persuadés que les Martiens allaient débarquer sous peu... il n'en fut rien! Mais la peur était bien réelle, certains magasins ont même été pris d'assaut, tels que les armureries...

Pourtant, certaines découvertes,

tel que le radium par les époux Curie, ont été susceptibles d'engendrer momentanément, le rêve et l'espoir d'une vie meilleure grâce au nucléaire. On fabriqua alors des crèmes de beauté à base de ce métal, des eaux minérales radioactives, des potions magiques. Chacun imaginait qu'une ère de fécondité venait de commencer. Jusqu'au jour où deux bombes atomiques sont larguées sur le Japon durant la Deuxième Guerre mondiale. C'est alors qu'une peur panique s'est emparée des populations, assimilant le nucléaire à la destruction, aux cancers et autres malformations congénitales. Bien que de nos jours, grâce aux centrales nucléaires, nos chaumières sont agréablement tempérées et que nous bénéficions d'un éclairage public dans toutes les agglomérations, ce qui améliore nettement notre sentiment de sécurité.

«La cause d'où naît la superstition, qui la conserve et l'alimente, est donc la crainte».

Spinoza,
Traité théologico-politique

Le nucléaire engendre encore et toujours la peur dans tous les pays qui fabriquent de l'électricité avec de l'uranium. Et pourtant, c'est bien grâce à cette avancée technologique que nous pouvons bénéficier d'outils thérapeutiques de pointe, sauver des vies, bien qu'elle provoque la panique et ce, quelle que soit la dose de radiation. Certaines personnes pensent même, qu'en tou-

chant au cœur de la matière les savaux auraient transgressé les lois de la nature et s'attendent à une punition divine...

À la fin du premier millénaire, les superstitions allaient bon train et les plus folles croyances religieuses se propagèrent: on annonça la fin du monde. Pour certains, le passage d'une comète dans le ciel ou une épidémie étaient les signes avant-coureurs de la colère divine. On désigna des responsables, accusés d'avoir pactisé avec le diable, qui furent brûlés sur des bûchers. Avec le temps et l'avancée de la science, nous savons aujourd'hui que ces phénomènes sont naturels.

Tout le monde se souvient du passage de l'an 2000, un vent de panique a soufflé sur la planète. De folles rumeurs laissaient supposer que tout le système informatique allait s'effondrer, disparaître à jamais. Il n'en fut rien!

Alors, une seule question se pose: ces peurs relèvent-elles d'une interrogation immémoriale de l'humanité, à savoir: comment ou peut-on expliquer le monde? Pourquoi sommes-nous sur Terre? Derrière ces deux questions élémentaires se cache peut-être un besoin essentiel de compréhension des choses et des êtres. Plus le temps passe et plus le niveau du savoir augmente et plus les gens s'interrogent. Le lit des nouvelles peurs à venir se creuse chaque jour.

Emilie Salamin-Amar

Peur dans la cage d'escalier

Pendant trois mois de l'automne 2008, quarante étudiants romands en travail social sont partis à la découverte de deux cités du canton de Genève: Les Avanchets et Onex. Leur thème de recherche: «La place des jeunes dans la cité». Crayons à dessin, appareils photos et enregistreurs en mains, ces futurs travailleurs sociaux sont allés à la rencontre des différents acteurs locaux. Cette enquête de terrain, grande nature, a été mise sur pied par la Haute Ecole en Travail Social de Genève (HETS-Genève) en partenariat avec les autorités municipales et les travailleurs sociaux œuvrant sur les communes. Nous reproduisons ici des extraits d'un dossier réalisé à Onex par cinq étudiantes. Tous les dossiers des étudiants sont accessibles sur le site: <http://www.tshm.ch/avanchets-onex>

Le sentiment d'insécurité est très vite ressorti lors de nos discussions avec les habitants d'Onex et de la Tour Bleue. En effet, sans même le sous-entendre, les différentes personnes y ont fait référence spontanément dans leur discours et nous avons pu constater qu'un lieu particulier était souvent nommé: *la cage d'escaliers*. Visiblement, cet endroit fait peur à un certain nombre d'habitants de cet immeuble. C'est pourquoi nous avons décidé de nous pencher sur la question et d'aller observer ce lieu redouté (...).

Dans les cages d'escaliers, nous avons pu observer des tags sur les murs, des messages comme: «Maroc», «favelas», «Africa», «nick les skine», «hlm de merde», «1213», «Cité Onex», «nick le Keve», «tu vas mourir», etc. Des tas de mégots de cigarettes et des restes de nourriture ont été retrouvés sur certaines marches. Le lieu est gris, et par sa hauteur semble interminable et étouffant. Certaines d'entre nous se sont senties à l'étroit et ne s'y sentaient pas à l'aise. D'autres n'éprouvaient pas de gêne particulièrement désagréable. Néanmoins, nous avons toutes trouvé ce lieu laid (...). «*Vous ne devriez pas vous promener seule dans la cage d'escaliers à une heure tardive car on ne sait jamais ce qu'il peut lui passer par la tête!*» (une habitante). Qui représente ce «*lui*»? Un jeune? Nous n'avons pas réussi à nous le faire décrire exactement. Mais nous avons appris qu'un homme y dormirait la nuit lors des périodes de froid depuis l'année dernière. Nous remarquons que cette personne développe à la fois de la pitié et de la peur. En même

temps, peu d'habitants l'ont réellement vu (...).



La Tour bleue dans la Cité d'Onex

Nous retrouvons dans le discours des habitants des points de vue différents. Certains disent se sentir en insécurité car n'importe qui peut entrer dans l'immeuble et ne savent pas ce que ces gens pourraient faire chez eux. D'autres disent que les jeunes se réunissant en bas de l'immeuble dérangent car ils ne respectent plus rien, qu'ils cassent tout ce qu'on met à disposition. Et enfin, d'autres encore, disent qu'aujourd'hui l'ambiance s'est apaisée et que les jeunes ne traînent plus dans le hall d'entrée et les cages d'escaliers (...). Nous avons l'impression qu'une sorte de mythe s'est construit autour de cette cage d'escaliers. Que ce soit pour des faits réels présents ou passés, ou que ce soit à travers des rumeurs, cette peur persiste et pourrait également s'accroître (...).

Le sentiment d'insécurité est un sujet d'actualité qui fait beaucoup parler de lui et qui concerne tout le monde. En effet, tous types de faits violents sont présents dans notre quotidien: vols, tapage nocturne, violence à l'école, violence conjugale, terrorisme, délinquance,

ce, viols, saccages de lieux publics, etc. Nous sommes touchés par ces faits de manière directe ou indirecte, par la presse ou la télévision, en tant que témoin ou en tant que victime. Nous y sommes tous confrontés quotidiennement et ceci est en lien direct avec notre sentiment d'insécurité. Celui-ci peut être vécu comme une peur personnelle ou comme une préoccupation collective et morale. La première est une peur liée à soi, la peur d'être victime d'une agression, tandis que l'autre est une peur liée à la collectivité, c'est la préoccupation face au phénomène criminel et il s'agit ici d'une préoccupation plutôt abstraite d'ordre social et politique. De plus, le sentiment d'insécurité combine le danger réel ou imaginé et la perception de sa gravité.

La notion de sentiment d'insécurité provient de l'anglais *fear of crime*, littéralement «la peur du crime». Elle fait son apparition dans les années 1970-80 afin de parler de l'augmentation de la violence chez les jeunes sans avoir à poser de diagnostic sur les causes. À cette époque s'engage un gros débat sur la réalité de l'insécurité dans les banlieues. Il est important de relever que dans la notion de *senti-ment d'insécurité*, il y a sentiment. Par définition, celui-ci est subjectif et est de l'ordre de l'émotionnel. Le sentiment d'insécurité est lié à divers facteurs qui peuvent être interprétés comme menaçants et qui influencent le vécu personnel ou collectif. Les origines de ce sentiment peuvent être variées. La crise des institutions de socialisation (famille, école, etc.), la perte des valeurs morales de notre société, l'incertitude de l'avenir, la transformation de la famille, la question de la formation des jeunes et du chômage sont autant de processus de transformation sociale qui alimentent un sentiment d'insécurité sociale (...).

Sophie Dafflon, Isabelle Rossier,
Gaëlle Steigmeier, Fabrizia Stendardo,
Mélanie Zumwald

L'effroi et la crainte

La peur face à une menace imminente est ressentie différemment de celle provoquée par des dangers à venir. La première, que j'appellerai effroi, donne lieu à des réflexes de protection, de défense ou de fuite. La seconde, que j'appellerai crainte, correspond à une inquiétude devant un changement, perçu de manière plus ou moins vague, sur lequel on n'a que peu ou pas d'influence. C'est par exemple le fait de ne pas savoir de quoi demain sera fait. La crainte est donc liée au changement, même s'il y a aussi des changements réjouissants. Elle peut provoquer des angoisses ou du stress.

La crainte est donc fonction de la stabilité de la société et du rôle de la personne dans cette société. Cette stabilité s'est fortement réduite du fait des changements de plus en plus rapides induits, en particulier par le développement – explosif à l'échelle de l'évolution – de la technique. Il y a un siècle, il n'y avait pratiquement rien de ce qui fait aujourd'hui l'essentiel des activités humaines: voitures, avions, téléphone, radio, télévision et j'en passe. Des activités nouvelles naissent et disparaissent, les métiers se modifient, des compétences deviennent inutiles. L'agriculture, qui était il n'y a pas si longtemps une activité principale, n'occupe plus qu'une toute petite partie de la population (quelques pour cents). Pourtant il s'agit là d'une des rares activités stables car nécessaires à la vie des gens. Elle est rythmée par la succession des saisons, éternelle à l'échelle de la vie humaine. Cette continuité donne confiance, même si elle n'empêche pas des surprises dans le court terme.

Malheureusement, la frénésie de l'innovation – à des fins lucratives la plupart du temps – met l'agriculture en danger. Non seulement on dénature les sols par l'agrochimie, mais on enlève à l'agriculture son caractère continu et serein. Il faut qu'elle joue son rôle dans la «croissance économique», aberration qui s'est fortement accélérée au 20^e siècle. Le paysan devient un ouvrier auquel

on doit expliquer son travail à l'aide de la «vulgarisation agricole». Il perçoit des paiements directs soumis à des conditions imposées par le pouvoir. Il n'est plus vraiment indépendant et doit craindre pour la survie de son exploitation. Pourtant, sans lui et son savoir-faire, il n'y a pas de société qui tienne.

Il en va de même pour bien d'autres activités. La crainte de perdre son emploi se généralise au fur et à mesure que le pouvoir se renforce, que la finance détermine ses décisions et qu'il joue avec le sort de plus en plus de gens. Aujourd'hui, le pouvoir contrôle le citoyen par la peur.

«Tout ce qui se perfectionne par progrès périt aussi par progrès.»

Pascal

Madame Janine Favre a intitulé son manifeste contre l'assurance maladie obligatoire «Un défi de la peur». Je la cite: *«Je refuse la peur sur laquelle un système de profit s'appuie, provoquant le dérapage de «l'Art médical» à la solde de l'industrie. Cette peur se construit sur l'ignorance: celle des ressources propres à la vie, ainsi que celle de la force d'autoguérisson en nous.»*

L'assurance est devenue une activité omniprésente et très lucrative. Elle est fondée sur la peur. Peur de perdre sa santé, son revenu, ses biens. Le fait que les compagnies d'assurance fassent des fortunes montre bien que les risques qu'elles doivent couvrir sont largement surestimés. Si le citoyen se mettait à assumer, au moins en partie, les risques qu'il court, l'activité parasite de l'assurance se réduirait fortement. Pour éviter cela, des assurances ont été rendues obligatoires et chargent fortement le budget des citoyens au revenu modeste.

Il y a cependant des limites aux risques que l'on peut couvrir par les assurances et curieusement ces ris-

ques-là sont minimisés et ne semblent pas inspirer beaucoup de crainte. Les centrales nucléaires par exemple constituent un risque énorme (voir Tchernobyl) que les assureurs refusent de couvrir. Le pouvoir ne peut pas les obliger par peur que l'électricité produite par le nucléaire devienne impayable. La combustion des énergies fossiles est en passe de déstabiliser le climat avec des conséquences inimaginables qu'aucun assureur ne peut accepter de couvrir. L'obsession économique empêche que l'on prenne les mesures adéquates pour écarter ce danger majeur. Renoncer au pétrole, vous n'y pensez pas!

Alors, on fait comme s'il n'y avait pas à craindre les conséquences du changement climatique. Parce que perçus comme lointains, ces risques n'inspirent guère de crainte aujourd'hui. Pourtant, s'ils se réalisent, ce qui est inévitable si on n'élimine pas leurs causes, la crainte fera place à l'effroi.

«Il sied au progrès de respecter ce qu'il remplace.»

D. Nissard (1889)

L'homme s'assure contre des risques mineurs et ne veut pas voir les risques majeurs qu'il a lui-même provoqués. Il a été piégé par la notion de progrès. Cette notion a modifié la perception du temps en faisant passer notre vision du monde d'un modèle cyclique à un modèle linéaire permettant une progression ininterrompue vers toujours plus de confort, de richesse, voire de bonheur. Les conséquences de cette illustration commencent à se faire sentir (voir à ce sujet: *Le progrès c'est mal*, BoiteAoutilsEditions).

Saurons-nous revenir à temps vers des sociétés de subsistance et des économies de proximité?

Pierre Lehmann

«J'ai peur du jour où je n'aurai plus peur» (Ph. Delerme)

S'il n'était doté de sa capacité de penser, l'homme serait, comme l'animal, dans un état de peur perpétuelle.

Au fil des siècles et grâce à cette faculté supplémentaire, nos sociétés se sont prémunies contre de nombreux dangers. Nous vivons aujourd'hui dans des logements chauffés comprenant eau et sanitaires. Nos routes sont praticables et propres, nos déchets ménagers sont évacués sans efforts, nos moyens de transports, réguliers et minutés sur écran, nous emmènent à l'heure désirée sur notre lieu de travail. Nous sommes approvisionnés en nourriture abondante et de toutes provenances, en matériaux divers. Au moindre ennui de santé, les médecins et les hôpitaux sont à deux pas. Nos villes sont équipées de passages pour piétons, de feux alternatifs, de zones piétonnes, de caméras. Elles possèdent un éclairage nocturne, comportent des poubelles dans chaque rue, des cendriers pour absorber ces fichus mégots qui traînent encore sur le trottoir, des boîtes à seringues.

Les enfants et les aînés séjournent respectivement dans des crèches et des EMS, les bébés ont leur maman de jour. Les téléphones portables nous permettent de signaler à autrui le moindre petit imprévu. Et pour ceux que le temps libre angoisserait,

de nombreuses distractions sont à disposition afin de meubler leur esprit.

«Plus contagieuse que la peste, la peur se communique en un clin d'œil».

Nicolas Gogol

Comment la peur, dans une société si bien organisée, parvient-elle encore à s'infiltrer? Cette peur indéfinissable, peur latente qui engendre l'inertie?

L'homme n'a plus à penser, il suit ce qui lui est dicté: les flèches, les lignes, les recommandations. Il est guidé, assisté, épargné, surprotégé. Sa propre initiative est conditionnée par les journaux, la publicité et la télévision qui lui suggèrent ce qu'il faut croire, ce qu'il faut être. Ce phénomène de moutonnerie étiole la pensée et mène à une fermeture d'esprit dont certaines firmes et certains partis politiques savent profiter pour faire valoir leurs produits ou leurs idées.

Le revers de la médaille, dans ce monde à œillères, réside dans l'oubli de l'autre et de sa différence. Les exclus revendiquent leur droit à une reconnaissance. Les jeunes ne veulent pas

d'une société égoïste, qui s'endort sur ses lauriers et limite leurs perspectives d'avenir. Les marginaux et ceux qui vivent dans la précarité et la misère se mettent à faire entendre leur voix. La tension, la colère, la violence vibrent à l'unisson et déstabilisent le lit des dormeurs qui ont trop tiré la couverture à eux.

Sur ce, et de manière abrupte, voilà l'humanité entière mise au pied du mur par une crise financière dont on ne peut encore évaluer l'ampleur, comme un ultimatum qui semble nous défier: «Allez-vous piller vos frères et la nature si généreuse jusqu'à un point de non-retour, allez-vous en oublier jusqu'à votre dignité humaine?»

Espérons qu'au lieu de faire trois p'tits tours et puis s'en vont pour repartir dans une nouvelle course insensée, nos sociétés sauront faire une réelle prise de conscience en nous offrant un peu de cette sagesse et du simple bonheur de vivre qui nous manquent terriblement. Pour l'amour du monde, ne suivons plus des manipulateurs qui nous entraînent dans la démesure et la peur.

Christiane Bonder

Des peurs et des murs...

La lecture d'un très bel article de *L'Echo Magazine* du 30 octobre, intitulé «Huit blessures qui déchirent l'humanité», m'a inspiré quelques réflexions relatives à la peur.

Le mur, dans tous les sens de ce terme, n'est-il pas universel? La cellule la plus élémentaire est entourée d'une membrane qui l'isole, la protège... une sorte de mur qui lui permet d'exister en tant qu'unité; bien sûr, pour qu'elle se développe, il lui faudra s'ouvrir au monde, aborder, digérer, rejeter... première faille de ce système de défense.

Le petit enfant de trois ans, lui, prend conscience de son moi, de cette sorte de citadelle toute puissante dont il devra pourtant abaisser les barrières s'il veut évoluer. Les peuples, eux,

depuis toujours, se bardent d'idéologies, véritables murs psychologiques. Restent les murs réels, tangibles, élevés entre deux pays ennemis (Israël et Palestine) ou à l'intérieur d'un même pays divisé politiquement (mur de Berlin, mur entre les deux Corées), ou encore murs qui séparent tout simplement les riches des pauvres, comme au Maroc espagnol ou entre le Mexique et les Etats-Unis.

La cause de tous ces murs? Le besoin de protection, certes: à l'abri des remparts d'un château fort ou d'une cité moyenâgeuse, on se sentait protégé des agressions, mais aussi de la peur, peur de perdre son autonomie, ses croyances, ses biens, peur de l'autre qui peut nous menacer par sa seule différence. Nous savons tous que ces peurs sont illusoire et que les bar-

rières finissent toujours par s'écrouler ou alors c'est celui qui enferme qui meurt à petit feu.

Quand dépassera-t-on cette peur atavique? Quand verrons-nous combien elle nous restreint, nous diminue, individus et nations confondus? Peut-être faut-il avoir de soi une estime suffisante et juste pour la vaincre.

Je terminerai par cette citation: «Au-delà des images, ces barrières faites pour être infranchissables expriment les innombrables murs que nous construisons chaque jour entre soi et l'autre. Dans les têtes comme sur la terre, les murs s'élèvent. Mais, ici comme là, il leur arrive de s'écrouler».

Yvette Humbert Fink

Un itinéraire philosophique pour réfuter la peur

Affronter ce qui nous fait peur fait justement peur. Il est plus commode de repousser ce sentiment en passant outre que de chercher à le combattre. Le sentiment de peur s'outille souvent de procrastination pour laisser filer le temps en se nichant dans une fausse éternité, sorte d'abri atemporel. Cette démarche tatillonne et fuyante ne prend pas vraiment la pleine mesure des choses parce que le temps de la réflexion ou de l'action reste toujours à venir. Pourtant, la succession des temps (ou de la durée suivant la vision proprement bergsonienne¹) interpelle l'homme sans cesse et lui rappelle qu'il fait partie de l'histoire qui se déroule. La peur, redoutable et persistante, exige qu'on parle d'elle.

Premièrement, il me semble capital de souligner que celui qui n'a jamais eu peur dans sa vie n'est pas à proprement parler humain. En effet, la peur doit d'abord s'énoncer en terme de légitimité parce qu'elle compte comme un des sentiments qui nous habitent. Ne faudrait-il pas déjà au départ de la vie voir et interpréter le cri de la naissance comme l'expression d'une peur (in)consciente d'appartenir dorénavant à un autre monde? Comment la nier en tant que caractéristique humaine fondamentale alors qu'elle surgit en même temps que la (seconde) vie?

Deuxièmement, au-delà de tout jugement de valeur, ce sentiment instaure les frontières de l'identité humaine individuelle et collective. Cependant, si elle protège l'homme ou le groupe, elle ne facilite pas toujours l'acceptation du nouveau et/ou du différent, de l'autre voire du Tout-Autre. L'identité congelée et encline à la limitation se «protège» et ce faisant provoque sérieusement une sorte de sclérose. On ne peut alors s'empêcher de constater qu'elle recèle un fort capital négatif et destructeur pour soi et pour autrui. Ainsi, si la peur peut s'expliquer, on ne peut aussi s'empêcher d'y voir

des signes d'une limite dépassable de l'incurie ou/et de la défaite morale humaines.

«Celui qui fuit devant la peur tombe dans la fosse».

Jérémie, XLVIII, 44

La peur, socialement parlant, pourrait aboutir à la violence sous ses formes variées. La sclérose qui se produit n'est pas tant l'immobilisme ravageur de ce sentiment, mais l'action contre-productive qui occasionne la mort via l'attitude guerrière de l'homme. La peur de l'autre est potentiellement destructrice de cet autre. Aujourd'hui, l'autre est plus que jamais présent dans l'environnement humain quotidien; et ce fait laisse apparaître vertement un sentiment d'hostilité que le frein intérieur de l'individu peine à stopper. Via l'expression démocratique des urnes, notamment dans les pays dits avancés, s'illustre quelquefois ce paradoxe de fermeture à l'autre. A l'instar de ce qui se passe en Afrique sous le mode de la tribalisation excessive ou du mépris de l'autre au seul motif de son appartenance régionale avec ses cortèges de préjugés, la démocratie occidentale est quelquefois victime du paradoxe qui est explicité dans la négation de l'autre.

Dans le champ individuel, la question serait de savoir si l'exacerbation du sentiment de peur ne conduit pas à une perte de confiance en soi à force de projeter sur soi l'image d'un homme vaincu par ses propres prénotions et par sa perte de la vertu du courage. Un regard psychologisant sur l'homme pourrait faire apparaître des résistances qui trouvent dans le passé des justifications peu ou prou fondées. C'est à ce niveau que pourrait intervenir la thérapie comme voie de sortie, instrument pour s'ouvrir à l'action véritablement humaine. Notre époque dite postmoderne offre aussi des

possibilités plus variées qui aident à entendre résonner le son des cultures diverses. Au cœur du foisonnement culturel dans lequel nous nous trouvons au gré d'une histoire qui a secrété notre contexte actuel, un travail de synthèse reste possible. C'est un travail qui s'énonce comme une sorte de chance pouvant faire aboutir des souhaits pertinents.

Mais il y a la peur de ne pas avoir assez peur pour accomplir des actions porteuses de promesses. Ce sentiment perdure comme un indéradicable sentiment dans la composante ontologique humaine. Toutefois, en saisissant l'ambiguïté que recèle la peur, à cause de la possibilité de l'échec notamment, on peut risquer une sorte d'itinéraire positif de quête permanente sur nous mêmes et sur les autres. Ceci est possible si d'un côté nous réfutons d'emblée la culture du chaos ambiante qui se nourrit des spéculations «catastrophiles» et si de l'autre nous intégrons le risque comme une démarche courageuse visant l'ouverture à l'autre sans vouloir à tout prix se confondre à cet autre.

«Le malheur, c'est la peur, ce qui ne veut pas dire que le bonheur soit le courage, il est l'absence de peur».

Kafka, *Journal*

Je prends le risque de conclure en me référant au philosophe allemand Peter Sloterdijk. Ce dernier décrit l'homme postmoderne comme une avalanche pensante qui «descend à grand bruit dans la vallée»². C'est une piste possible pour se débarrasser des peurs qui engendrent l'inertie. L'avalanche pensante ne connaît pas *a priori* d'inertie parce qu'elle se pense elle-même tout en pensant le monde. Autrement dit, l'homme se retourne lui-même tout en se retournant dans l'auto-mouvement de l'histoire qui se fait. Telle semble être la condition de l'homme de notre époque pour lequel, et je le pense, l'espérance sera toujours le fruit à récolter.

¹ Cf. *Essai sur les données immédiates de la conscience*, PUF, Paris, 2001 (pour la dernière édition).

² *La mobilisation infinie. Vers une critique de la cinétique politique*, trad. Hans Hiltenbrand, Seuil, Paris, 2000, p. 25.

Les peurs du jour et de la nuit

De la nanopatulophobie, peur des nains de jardin à brouette, à la tyrosémiophobie, peur des étiquettes de fromage, de l'ochlophobie, peur de la foule, à arrêter de confondre avec l'agoraphobie, peur des espaces découverts et vides, la gent humaine est particulièrement gâtée pour élargir le choix des peurs innées et acquises qui participent à sa construction mentale. S'il se laisse complètement submerger, l'humain peut en arriver à avoir peur de tout: la pantophobie.

Aux sources des peurs animales liées à la survie, s'ajoutent celles inculquées par le bouillon éducationnel dans lequel l'enfant va entamer son parcours. Selon la nature de son tempérament et les cas de figure, il choisira entre fuite ou affrontement. Par la suite, les circonstances vont se charger de faire atterrir, plus ou moins violemment, dans le jardin intérieur de chacun, des pierres de toutes grandeurs, comme autant de marques de traumatismes. Il s'agira d'encaisser l'onde de choc, constater les dégâts, reconstruire ce qui peut l'être et apprendre à vivre avec cette nouvelle cicatrice. A chacune de ces pierres, il y a un avant et un après, on n'en sort jamais complètement indemne. La fréquence, le poids de ces expériences peuvent complètement perturber l'épanouissement d'un individu ou d'une société.

Chacun sait que la peur peut être mauvaise conseillère, fait souffrir au point d'en devenir pratiquement paralysante et qu'à bien des égards, elle rend la vie infernale. Aussi, depuis la nuit des temps, des us et coutumes, des messages religieux ou philosophiques se sont

construits pour tenter de proposer des explications, donner du sens, apporter du réconfort aux personnes et aux sociétés en état de déstabilisations permanentes. Souvent ces méthodes sont elles-mêmes génératrices de nouvelles peurs: l'enfer, l'exclusion n'en sont pas les moindres. Les messages politiques fonctionnent aussi dans ces eaux-là, distillant d'un côté l'inquiétude, pour faciliter la gouvernance et de l'autre maintenant l'ignorance afin d'éviter, soi-disant, doutes et mouvements de panique. En vérité, l'ensemble du tableau donne le sentiment que le destin humain est franchement accablant, naviguant à vue entre mille paradoxes.

Que faisons-nous alors, plus ou moins instinctivement, pour nous soulager de ces nœuds au ventre? Se raconter à son confesseur ou son psy? Organiser son nouveau potager autour du caillou débarqué ou le sortir de là pour aller le cacher loin de la vue et l'oublier? Tâtonner entre méfiance et confiance en la vie et ses concitoyens, confier son existence à une force ou des esprits supérieurs? Accepter tout ce qui arrive, l'esprit zen, au risque de sombrer dans l'indifférence? Trouver les bonnes leçons à en tirer pour mieux réagir la prochaine fois ou renoncer à s'occuper de son jardin? De fait, la vie se révèle fort diversifiée dans la somme de peurs qu'elle fait subir aux uns comme aux autres: on ne vit pas de la même manière, soumis à la faim quotidienne, sous un volcan, pris en pleine guerre ou bardé d'assurances tous risques.

Chacun organise son petit cocktail personnel: se plonger dans la lecture de la bible ou de publications présentant

des recettes de mieux-être, rejoindre un groupe de réflexions pour y mettre des mots et se sentir moins seul, se chercher de bonnes raisons de laisser tomber des pans entiers de sa vie sociale, attendre que cela passe en s'accrochant aux barreaux, oublier...

Il n'est pas non plus inutile de trier entre les peurs correspondant à quelque chose de bien réel et les purs fantasmes, souvent provoqués par des manipulations mentales ou l'ignorance. Il est nécessaire aussi de lutter pour tenter de réduire les risques de chute de pierres dans les jardins d'autrui, de prendre la parole pour conscientiser ceux-là mêmes qui génèrent des peurs, des dégâts qu'ils provoquent.

Bref, tout est bon pour résister à l'accumulation de peurs qui nous plombent et alourdissent notre cheminement, pour préserver l'espérance et la force de vivre, le cœur joyeux. Certaines méthodes se révéleront d'une redoutable efficacité, offrant les possibilités d'une véritable renaissance, d'autres se résumant à un coton-tige pour éponger une inondation. Il n'empêche que de vivre avec des personnes rongées par l'inquiétude n'est pas une sinécure et entraîne un risque de contagion. Aussi, trouver le bon moyen de se débarrasser de ses peurs et faire preuve de mansuétude et d'esprit d'entraide pour celles des autres est le combat à mener sa vie durant, jusqu'à la fin des temps.

Edith Samba

Peur de la maladie, peur de la mort

Tout le monde a peur de la maladie et peur des souffrances qui peuvent précéder la mort. Ce sont deux problèmes différents auxquels la médecine actuelle est en mesure de donner de bonnes solutions.

Bien traitées, les maladies dites courantes aboutissent à une guérison. Il en est, bien sûr, qui laissent des séquelles ou aboutissent à la chronicité. Le malade doit le savoir et accepter l'idée qu'il devra faire un apprentissage.

Quant aux fins de vie douloureuses, la médecine moderne a enfin maîtrisé l'usage de la morphine, la reine des médicaments de la douleur; elle a apporté aux grands malades un confort que l'on ne pouvait pas leur procurer auparavant; on peut y ajouter un somnifère ou un calmant de l'angoisse pour qu'ils aient de bonnes nuits. Il s'agit là de la bonne gestion de ce qu'on appelle les soins palliatifs.

Terminons, si vous le voulez bien,

par l'essentiel: avoir rencontré sur la chemin de la vie un médecin avec qui vous avez pu établir une relation de confiance réciproque, qui soit plus jeune que vous pour pouvoir vous accompagner, si possible, jusqu'à la fin. L'au-delà ou son absence est laissé à l'appréciation de chacun.

Dr Henri Jaccottet
Autrefois FMH médecine interne

Peur et asile

Des peurs des uns...

D'un côté, il y a les peurs diffuses de la population en général, qui se traduisent souvent par de l'agressivité, et qui sont fondées en grande partie sur des préjugés et des clichés (tous les requérants d'asile sont des réfugiés économiques, ou des abuseurs, ou des trafiquants de drogue, etc.).

L'insécurité générale face aux exigences de notre société constitue un terrain favorable à la recherche d'un exutoire et d'un bouc émissaire comme réponse aux angoisses de la population face à l'emploi, à la sécurité matérielle et physique. Rejeter ce qui vient de loin et est étranger est un raccourci aisé et, en cela, le requérant d'asile est le responsable tout désigné de tous nos problèmes. N'entend-on pas régulièrement qu'il y a assez de Suisses qui ont besoin d'aide pour qu'on s'occupe d'eux avant de s'occuper des étrangers?

Plus le climat socio-économique se péjore, plus cette peur se rigidifie et trouve sa concrétisation dans des modifications législatives restrictives qui ne règlent en rien les véritables défis de l'asile, tels que celui de trouver des solutions pour véritablement pouvoir renvoyer les personnes qui doivent quitter la Suisse au terme d'une procédure juste et équitable. Mais la population a l'impression d'avoir été entendue dans sa peur et est donc satisfaite...

Cette peur est largement instrumentalisée par certains partis politiques et il n'est pas le lieu ici de développer des hypothèses sur cette stratégie politi-

que, ni même de tenter de démontrer le caractère infondé et inopérant des mesures préconisées par ces mêmes partis pour enrayer certains problèmes liés à l'asile, qui objectivement existent.

Les médias ont également, inconsciemment ou pas, une responsabilité dans cette peur collective puisqu'ils jouent sur l'aspect émotionnel de certains faits divers et entretiennent des confusions quant au statut et à la situation des personnes qui demandent l'asile en Suisse (exemple: pour l'essentiel, dans les médias, les requérants d'asile sont les personnes que l'on voit arriver par bateau à Lampedusa et qui affirment chercher une vie meilleure et non pas échapper à des persécutions...). Dans ce contexte, il n'est donc pas étonnant que cette peur face aux requérants d'asile présente la particularité d'être imperméable aux arguments rationnels, factuels et statistiques. Il y a un véritable double défi qui consiste non seulement à expliquer une réalité que la majorité ne veut pas entendre mais qui en sus peut être systématiquement contredite par un fait divers.

... aux peurs des autres

De l'autre côté, il y a les peurs des requérants d'asile, peurs viscérales qui transpirent et que l'on reçoit presque physiquement. Elles se traduisent souvent par de l'hébétéude, de la dépression, quelquefois par des exigences et demandes impossibles à satisfaire parce que motivées par le désespoir, et là aussi par les émotions. C'est celle due au traumatisme, toujours existant, de l'exil ou des persécutions subies. Et

puis celle, qui la complète, de l'incompréhension face aux démarches administratives et procédurales complexes que les requérants sont censés intégrer très vite, souvent dans une langue qu'ils ne comprennent pas. Et finalement celle liée à la peur d'être renvoyés.

Là aussi, il y a un double défi: expliquer la loi sur l'asile, donner des informations tout en essayant de créer un contexte suffisamment sécurisant et empathique pour que les requérants puissent prendre de la distance face à leurs peurs et intégrer ces informations essentielles. Il s'agit là aussi de leur faire admettre une réalité qui parfois sera catastrophique pour eux si leur situation ne leur permet pas d'envisager obtenir une régularisation de leur séjour en Suisse. Il s'agira de les défendre juridiquement jusqu'au règlement de leur statut. Il s'agira ensuite de les mettre en liens avec d'autres personnes qui vont les aider à trouver leur place et un avenir en Suisse, ce qui représente une grande peur pour eux.

Que conclure de toutes ces peurs qui ne se rencontrent que très rarement? Qu'elles sont pour l'essentiel fondées sur les émotions propres à chacune et à chacun d'entre nous à un moment donné de notre histoire personnelle et collective, et devraient ainsi nous rappeler que nous sommes toutes et tous des êtres humains, ce que d'aucuns ont parfois tendance à oublier. En outre, que ces peurs doivent être entendues et être reconnues car elles sont légitimes, même si partiellement infondées. Informer, favoriser la rencontre de ces deux porteurs de peurs, et donc apporter la compréhension et la connaissance, devrait permettre d'apaiser ces peurs et de lutter contre l'inertie qui se traduit par la fermeture aux problèmes et aux angoisses des autres. Je dois cependant reconnaître que les milieux de défense des requérants d'asile peinent manifestement à trouver le chemin d'une communication qui porte ses fruits.

Mélanie Müller

Juriste au secteur migration du Centre Social Protestant de Neuchâtel

Le billet d'Henri Jaccottet

Ne vous y trompez pas!

La vague de froid que nous subissons n'est pas une des trois ou quatre raretés du siècle, comme d'habitude. Elle est plus simplement le résultat de l'effet de serre. Eh, oui!

Les glaces du pôle nord ont fondu en partie. Le Gulf stream, notre radiateur depuis des temps et des temps, est presque tari. Le climat de l'Europe de l'Ouest, de tempéré qu'il était jusqu'il y a une cinquantaine d'années, devient progressivement très chaud en été avec des saisons intermédiaires très brèves, comme chez nos voisins de l'Est. Comme on le dit enfin presque partout, il est temps de réagir.

Une campagne œcuménique qui a 40 ans

«J'ai beaucoup aimé le souffle de la campagne œcuménique, qui m'a fait trouver en Suisse des frères et des sœurs sensibles à l'unité du genre humain.»

Par ces mots, Hélène Yinda, théologienne camerounaise, fait un retour en arrière sur les 40 ans de collaboration entre *Pain pour le prochain* et *Action de Carême*. Un œcuménisme vécu au quotidien, unique dans le monde entier par sa durée et par sa modalité, que les œuvres d'entraide ont fêté le 22 février dernier.

Pain pour le prochain et *Action de Carême* sont nées en 1961 dans un même dynamisme: la volonté d'aider au développement des jeunes nations issues de la décolonisation. Les deux organisations décident alors de lancer une action commune pour l'Avent 1969 sous le titre «La vie est là pour tous». Une exclamation obstinée et optimiste sur la situation du monde. Avec *Etre partenaires*

dès 1993, les trois «Eglises nationales» sont maintenant impliquées dans cette action commune.

L'annonce de cet anniversaire, qui a été fêté le 22 février à Berne, a eu un important écho dans le monde œcuménique. A cette occasion, de nombreuses personnalités ont exposé leur vision des relations Nord-Sud.

On notera le témoignage de Mgr Erwin Kräutler, évêque du diocèse Xingu en Amazonie au Brésil, qui a relaté son expérience dans ce pays et dénoncé le pouvoir économique ainsi que le manque de réactivité des politiques. La prédication a été donnée par une deuxième «hôte du Sud», Mme l'évêque Bärbel von Wartenberg-Potter, de l'Eglise luthérienne de Nordelbien (Allemagne), qui est une des figures du mouvement œcuménique. Mgr Kurt Koch, évêque, président de la Conférence des évêques suis-

ses, Thomas Wipf, président du Conseil de la Fédération des Eglises protestantes et Christoph Schuler, pasteur de la paroisse catholique chrétienne à Berne ont retracé les moments forts de 40 années de campagnes.

En 40 ans, la campagne est devenue un «label» reconnu au sein des Eglises. Par son biais, les deux organisations sont aussi devenues des acteurs incontournables sur la scène nationale et internationale dans le domaine de la coopération au développement et de la politique de développement. Une action qui porte ses fruits et qui n'est pas prête de se terminer!

Au fil des ans, la campagne s'est donné comme programme d'informer et de sensibiliser le public suisse aux réalités vécues dans d'autres pays et sur les questions de justice sociale à l'échelle mondiale. Elle a contribué à des succès et des progrès importants dans le domaine du commerce équitable, de la coopération au développement, du désendettement ou des conditions de travail. *Pain pour le prochain* et *Action de Carême* sont par exemple à l'origine de la création du label Max Havelaar et la campagne «clean clothes». Elle a aidé à financer d'innombrables projets dans les pays du Sud visant à lutter contre la pauvreté et pour faire respecter les droits humains fondamentaux.

Les œuvres d'entraide peuvent compter chaque année sur des centaines de bénévoles dans les églises et les paroisses pour faire vivre la campagne dans les régions, qui travaillent ensemble, loin des frontières des religions. Depuis 40 ans ce sont 10 millions d'heures qui ont été données pour la campagne.

En 1969, la distinction entre catholiques et protestants était marquée et influençait le paysage politique, l'économie et les relations entre individus. Cette réalité rend d'autant plus exemplaire la collaboration œcuménique entre *Pain pour le prochain* et *Action de Carême*.

Depuis, *Pain pour le prochain*, *Action de Carême* et *Etre partenaires* sont aux côtés des êtres humains de toutes races, sexes, cultures, religions ou appartenances politiques se trouvant aux quatre coins du monde. Et ceci grâce à de nombreuses personnes en Suisse sensibles à la cause de l'injustice.

Un climat sain pour assurer le pain quotidien

C'est sous ce titre qu'*Action de Carême* et *Pain pour le prochain* lancent leur campagne commune 2009. Selon eux, le changement climatique est un défi énorme que l'humanité entière va devoir relever dans les prochaines années. Depuis l'ère préindustrielle, la concentration globale de gaz à effet de serre a augmenté de 60%. La température globale augmente plus vite qu'elle ne l'a jamais fait auparavant. En 2040, il n'y aura plus un seul ours polaire, affirment les pessimistes. Dans le grand Nord, la banquise fond à vue d'œil.

Dans le grand Sud, nos partenaires subissent chaque année un peu plus les conséquences du réchauffement de l'atmosphère. Dans certaines régions, les pluies abondantes et les inondations détruisent leurs récoltes. Dans d'autres, c'est au contraire la sécheresse des sols qui privent les familles de paysans de leurs moyens de subsistance: une terre cultivable. Le nombre de personnes souffrant de la faim ne cesse d'augmenter, malgré les énormes progrès du développement réalisés depuis 40 ans.

Fin 2009, les gouvernements membres de l'ONU vont décider de la convention climatique qui succédera au protocole de Kyoto. Les enjeux sont de taille pour nos partenaires dans le Sud: de ces décisions dépendront en grande partie leur survie. Car sans un environnement sain, ils ne peuvent assurer leur pain quotidien.

Esther Wolf, de *Pain pour le prochain*, nous montre la voie: «*La communauté internationale est obligée de protéger les personnes vulnérables contre les effets négatifs du changement climatique, car ce bouleversement est responsable de graves problèmes d'alimentation. En outre, les pays industrialisés ont une responsabilité historique d'aider les personnes du Sud à s'adapter aux changements climatiques car ce sont eux qui les ont provoqués principalement.*»

Un site très bien fait donne de nombreux renseignements sur cette campagne 2009: www.campagneoecumenique.ch

Donner la parole aux victimes

Tiré du livre *Nous appartenons à la terre*

Ouvrage paru en 1992 pour la traduction chez Desclée de Brouwer



A qui donner la parole sinon à ceux qui ont vécu des décennies de tragédies dans leur chair. Ainsi ces pages d'Elias Chacour, ce prêtre melkite né en 1939 à Biram en Palestine et qui, en 1990, termine son livre par un drame familial alors qu'il est appelé au chevet de son père Mikhaïl Chacour. Ce père vénéré, âgé de plus de 90 ans, qui toute sa vie avait prôné le pardon: «ces pauvres Juifs qui ont tant souffert en Europe» et qui, dans les derniers mois de sa vie, l'esprit égaré, revit dans son délire ce que lui et les siens avaient subi en 1948, chassés de leur village par les soldats de la Hagannah et de l'Irgoun.

Après trois mois d'errance dans la maison d'un de ses fils dont il ne reconnaît plus les lieux, affaibli, mais apaisé, il pourra s'éteindre en disant au revoir aux siens. Mais écoutons Elias Chacour!

«En surveillant mon père tandis qu'il revivait cette horrible expérience, je me demandais ce qui pouvait bien se passer dans le cœur et dans l'esprit des habitants de la Palestine occupée qui sont systématiquement harcelés, blessés, torturés et mutilés par les soldats juifs israéliens. Si mon père, à l'âge de quatre-vingt-dix ans pouvait être si profondément affecté par une tragédie qui s'était déroulée quarante ans plus tôt, que pouvaient ressentir et

penser des enfants palestiniens et des jeunes gens d'aujourd'hui il y a vingt, trente ou quarante ans? Quelle conduite enseigneraient-ils à leurs enfants? Seront-ils tous comme mon père qui disait sans cesse à ses enfants: «*Ne faites pas ce que les soldats juifs vous font. C'est mal. Jamais Dieu ne persécute ni ne torture, Dieu ne hait pas le pauvre et Dieu ne tue pas. Dieu nous aime. Dieu est avec les opprimés, il souffre avec eux et il se tient à leurs côtés en vue de leur délivrance.*»

... Comment pourrait-on réparer l'injustice dont le peuple palestinien est victime? L'injustice palestinienne, comme d'autres dans le monde, se déroule actuellement. Aurons-nous le courage de reconnaître que les Palestiniens souffrent en tant que victimes des enfants des martyrs des camps de concentration? Si nous n'osons l'affirmer directement, disons au moins qu'ils sont les victimes de la mentalité post-holocauste du monde juif et du monde chrétien occidental. Quelles réparations, quels ajustements peut-on faire pour mettre un terme à l'injustice et permettre un nouveau commencement?

... Nombreux sont les Juifs, les Palestiniens, ainsi que d'autres personnes concernées par ce problème, qui pensent que la seule solution réalisable et concevable consis-

terait à créer, sur une partie de la Palestine originelle, un Etat palestinien qui existerait côte à côte avec Israël. En d'autres termes, la maison palestinienne détruite doit être reconstruite sans pour autant détruire celle des Israéliens. En tout problème, la bonne solution, c'est toujours celle où les deux parties font des concessions et parfois des concessions importantes.... Une solution par laquelle l'une des parties est satisfaite tandis que l'autre est frustrée ne fait que préparer une explosion future encore plus grande.

Nous, Palestiniens et Juifs, vivons dans ce que le monde appelle la Terre-Sainte, mais qu'est-ce qui fait que cette terre est sainte? Est-ce que ce sont les pierres ou les arbres? Les églises? Les sanctuaires? Les sentiers sur lesquels les patriarches et notre Seigneur Jésus ont marché? Ou bien la terre ne serait-elle pas plutôt sanctifiée par ce que *nous faisons* pour y rendre Dieu présent?»

D'une tragique actualité, ces extraits des pages 240 et 241 de l'autobiographie d'un prêtre palestinien d'Israël qui, depuis 1965, dans sa paroisse d'Ibillin, s'est battu pacifiquement pour créer des écoles, aider à instaurer plus de justice et lutter contre toute haine.

Susanne Gerber

Chagrin d'école

Daniel Pennac, Gallimard *nrf*, 2007

Instruisez-vous et souriez en lisant le récit autobiographique d'un cancre notoire devenu professeur de français puis écrivain après 25 ans d'enseignement. Vous découvrirez l'art de passer de la grammaire à la vie, ou vice-versa, en analysant avec lui et ses potaches: *Y, ou le présent d'incarnation*, III^e chapitre d'un livre qui en compte VI et 300 pages.

A vous d'autres découvertes, par exemple comment des cancre se muent en correcteurs parce qu'ils

se sont laissés repêcher par un pêcheur qui a longtemps été l'un des leurs. Vous ferez même la connaissance du méchant loup des contes déguisé en Mère-grand Marketing qui, avec ses «marques», croque les petits chaperons consommateurs. Vous goûterez la subtile analyse de cette école, reflet de notre société à la recherche de son âme, école si souvent décrite et décriée.

Enfin, sautons au dernier mot d'une des dernières pages! «L'amour».

Amour pour la branche qu'on enseigne.

Amour pour ceux dont on devient la courroie de transmission.

Amour, un «gros mot» que tu ne peux pas prononcer dans une école, dans un lycée, dans une fac ou tout ce qui y ressemble...

Si tu sors ce mot en parlant d'instruction, tu te fais lyncher.

Voilà!

Susanne Gerber



Un cadeau des Incas

Au Pérou, le «sacha inchi», appelé aussi «l'arachide des Incas», est l'exemple même d'une filière de commercialisation qui valorise les réserves biologiques d'un pays en développement afin de les protéger. En effet, cette plante, bien connue des populations locales, renferme des graines oléagineuses à la teneur d'acides gras essentiels impressionnant. Très recherchée par les cardiologues et les diététiciens, cette huile s'est vendue d'abord à Lima, puis au Japon, aux Etats-Unis et enfin en Europe. Il y a quelques années seulement, on ne trouvait encore guère de semences à acheter et, même aujourd'hui, l'offre ne suit de loin pas la demande, qui a explosé. Nord et Sud y trouvent leur compte puisque cette agriculture est basée sur le respect de l'environnement, l'équilibre social et la durabilité économique.

D'après la revue *Un seul Monde*, organe de la DDC, décembre 2008

Des égouts pour se chauffer

Dans les Alpes vaudoises, à Villars sur Ollon, quatre grands chalets et une piscine seront, dès ce mois-ci, chauffés par les eaux usées, ceci grâce à un capteur d'une trentaine de mètres, installé dans le collecteur communal des eaux usées. Une pompe à chaleur en prélève l'énergie

calorique, assurant ainsi la couverture thermique du lotissement. Exemple à suivre dans d'autres lieux...

D'après *Le Courrier*

Un espace interreligieux

A l'UNIL, dans les caves de l'Internef, un gros cube de béton renferme une coquette salle réservée à la méditation. Aucun symbole religieux particulier, seuls quelques casiers à l'entrée pour y déposer bibles, chapelets ou tapis de prière. Les étudiants musulmans en quête d'un lieu où faire leurs prières quotidiennes y côtoient des pratiquants d'autres obédiences, sans toutefois qu'il y ait de véritables rencontres... simplement, le dialogue est quand même favorisé.

D'après la revue *Uniscopes*, novembre 2008

Au Sahel

Au Sahel, l'association «Sahel People Service», présidée par Pierre Gevaert, lutte contre la désertification galopante en proposant à des familles de creuser un puits financé par un micro-crédit, remboursable en trois ans. Les méthodes agricoles préconisées s'inspirent du travail de Pierre Rabhi et de l'agroécologie. Début 2007, 24 puits ont été creusés pour tester la méthode et des stages réguliers ont eu lieu dans un centre de formation créé pour les agriculteurs

volontaires. Pour 2008, le creusement de 200 puits a été planifié et déjà, dans ces nouvelles oasis, on peut trouver une production bio précieuse sur les marchés locaux.

D'après *L'Age de Faire*, No 18, 2008

En Bolivie

On peut se réjouir de l'adoption, en Bolivie, d'une nouvelle Constitution, approuvée récemment par 60% des voix et qui prévoit une place prépondérante pour les communautés indigènes: mieux représentées dans les institutions nationales, elles auront aussi une plus large autonomie au niveau local. La nouvelle Constitution augmente le rôle de l'Etat sur le contrôle des ressources naturelles, en particulier le gaz dont le sous-sol regorge. Elle instaure l'indépendance de l'Etat face à l'Eglise catholique et limite la taille des propriétés futures à 5000 hectares.

D'après *24 Heures*, janvier 2009

N'hésitez pas à envoyer vos bonnes nouvelles à Yvette Humbert Fink, 26, rue de la Paix, 1400 Yverdon-les-Bains, tél./faxe 024 425 35 15.

Merci!

Le rôle de la défense nationale aujourd'hui

Ces derniers temps, on parle beaucoup du rôle de l'armée suisse. Certains, convaincus que le Réduit national n'est pas une vision du passé, prônent le statu quo, exigeant simplement du matériel performant (de nouveaux avions par exemple) et des missions classiques. D'autres, au contraire, veulent dépoussiérer l'armée, l'adapter aux exigences de notre époque et à la situation de la Suisse dans le monde. Pour cette seconde catégorie, il faut envoyer des soldats suisses pour aider les forces de l'ONU là où elles ont vocation de faire régner la

paix et de faire respecter la démocratie. Les mêmes ne verraient pas d'inconvénient à ce que la Suisse envoie ses soldats pour préserver les intérêts de la marine helvétique le long des côtes de la Somalie.

En 2009, alors que la Confédération s'apprête à acquérir de nouveaux avions de combat et à nommer un nouveau chef de l'armée, il est grand temps de se poser une question essentielle: quelle est le rôle de la défense nationale aujourd'hui? Nous attendons avec intérêt vos avis et vos contribu-

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Équipe de rédaction
Mousse Boulanger, Rémy Cosandey, Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber, Henri Jaccottet, Pierre Lehmann, Delia Mamon, Emilie Salamin-Amar, Edith Samba, Agnès Zawodnik.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53 - 2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; cosandeyremy@hispeed.ch

Abonnement annuel : Fr. 36.- (20 euros)
CCP-12-2620-0 Genève

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

déla i p o u r l e p r o c h a i n n u m é r o : 1 5 m a r s 2 0 0 9
p r o c h a i n f o r u m : L e r ô l e d e l a d é f e n s e n a t i o n a l e a u j o u r d ' h u i